

Faucher (D.). — *Géographie agraire. Types de culture.*

Maurice Pardé

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Pardé Maurice. Faucher (D.). — *Géographie agraire. Types de culture.* . In: Revue de géographie alpine, tome 25, n°4, 1937. pp. 719-728;

[http://www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_1937\\_num\\_25\\_4\\_3990\\_t1\\_0719\\_0000\\_1](http://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1937_num_25_4_3990_t1_0719_0000_1)

---

Document généré le 03/05/2016

# COMPTES RENDUS CRITIQUES

---

UN MANUEL DE GÉOGRAPHIE AGRAIRE.

FAUCHER (D.). — **Géographie agraire. Types de culture.** Lisbonne. Centre de Documentation économique et financière française, 1935, 19 × 25 cent., 125 p.

Dans une précédente chronique<sup>1</sup>, nous avons signalé l'attention qu'apportent volontiers les géographes français actuels aux régimes agraires, aux habitats et aux paysages ruraux; il s'agit là de questions à la fois historiques et géographiques, de faits explicables par les types d'agriculture autant que par l'organisation sociale des exploitants.

Les méthodes elles-mêmes de l'agriculture et ses productions intéressent aussi plusieurs de nos géographes, et notre ami D. Faucher, directeur de l'Institut de géographie de Toulouse, compte parmi les plus avisés et les plus compétents. Il nous a permis de bénéficier de sa science en publiant une *Géographie agraire*<sup>2</sup> assez brève, mais particulièrement bien pensée et bien écrite.

L'introduction expose en termes des plus heureux, avec une parfaite clarté, des *Principes généraux de géographie agraire*. L'auteur précise d'abord que la vie agricole comporte, outre l'agriculture

---

<sup>1</sup> Pardé (M.), *La campagne lorraine : champs et maisons en lanière* (Analyse d'une publication de J. Blache) (*R. G. A.*, t. XXV, 1937, fasc. III, p. 537-540).

<sup>2</sup> Ce livre réunit et coordonne des conférences faites en 1935 à l'Institut supérieur des Sciences économiques et financières de l'Université technique de Lisbonne. — Lire encore, du même auteur, les excellents articles suivants : *L'agriculture méditerranéenne*; *Les transformations agricoles des plaines du Comtat* (Publications de la *Sociedad Geografica Nacional*, série B, n° 52, Madrid, 1935, in-8°, 20 p.); — *Polyculture ancienne et assolement biennal dans la France méridionale* (*Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, t. V, 1934, fasc. III, p. 241-255).

proprement dite, « l'exploitation des végétaux naturels pouvant participer à la satisfaction des besoins de l'homme », et « à plus forte raison l'élevage ». D'où la « singulière ampleur » et « l'exceptionnelle complexité » du sujet qu'on doit étudier à divers points de vue : ceux de l'agronome, du géographe, de l'historien. Mais les phénomènes de l'histoire politique et sociale expliquent moins les choses que ne le font les faits agricoles eux-mêmes, en particulier l'introduction en tels pays de plantes jusqu'alors inconnues dans ces contrées. Certaines plantes, dit l'auteur, « ont un pouvoir de révolution ». Certes, des transformations matérielles de la vie individuelle ou collective, comme le développement des chemins de fer, des relations transocéaniques, la découverte de l'alizarine, jouent un grand rôle; et de même des accidents fortuits, comme dans la France méridionale au siècle dernier, la maladie du ver à soie ou l'apparition du phylloxera.

Cependant, si l'histoire agricole et les types de culture qu'étudie spécialement l'auteur, en laissant de côté l'élevage, donnent à l'homme une influence caractéristique, « l'effort de celui-ci s'est exercé dans des limites qui semblent d'abord assez étroites, puisqu'elles sont constituées par des éléments physiques : le sol, le climat ». M. Faucher étudie donc ces deux facteurs géographiques essentiels. Il semble que, dans une telle analyse, on s'expose à préférer bien des truismes. L'auteur les évite, grâce à sa finesse d'esprit qui met en œuvre une documentation dont les chapitres suivants ne feront que confirmer l'ampleur.

Relativement au sol, il montre d'abord la nouvelle conception qu'on se fait de celui-ci, grâce aux progrès de la biologie. Puis l'influence du sol varie selon celle du climat et l'action de l'homme. Ainsi « dans des formes de civilisation agricole et rudimentaire, le sol a-t-il plus d'intérêt géographique que dans des milieux humains plus évolués ». L'homme peu civilisé ne sait pas modifier le sol et doit s'accommoder à lui, d'où le règne de la culture extensive, même sur des sols très riches comme le tchernoziom russe; et sur les terres méditerranéennes, autrefois, la nécessité de la jachère bisannuelle; ou encore la répartition des diverses cultures et de l'élevage sur les différents terroirs. Mais M. Faucher insiste sur « la faiblesse de la valeur du sol naturel en tant que facteur déterminant le système agricole, dès que l'homme dispose de moyens puissants pour modifier sa nature ». Quelques exemples lui suffisent à montrer « toute la relativité du facteur agrologique » et le caractère presque « complètement artificiel » des territoires où les hommes civilisés pratiquent leurs cultures. Il y a donc avant tout « des sols agricoles plus ou moins humanisés ».

« Le facteur climatique est autrement impérieux que le facteur édaphique ». Ainsi débutent les paragraphes pleins de sens où l'auteur précise l'influence toute-puissante du climat sur l'agriculture.

Et c'est là que la géographie agricole rejoint la géographie botanique. Des pratiques telles que le *dry farming* et l'irrigation ne peuvent apporter aux faits voulus par le climat que des correctifs locaux. Mais sans pouvoir échapper à la tyrannie du climat, l'action humaine conserve dans chaque zone climatique une latitude encore étendue. A l'homme appartient un choix de plantes à cultiver et de méthodes à appliquer. Dans le détail, il reste en somme le maître.

Ainsi, malgré les injonctions du climat, les types d'agriculture « sont avant tout des faits de géographie humaine provenant de l'adaptation, à un moment donné, des possibilités de production du sol. C'est donc sur un plan évolutif qu'il faut considérer les types de culture », en traitant l'homme « comme facteur géographique ». La géographie agraire est avant tout « de la géographie « humaine », avec tout ce que ce terme peut avoir encore d'émouvante signification. Dans les steppes les plus désolées, dans les forêts les plus hostiles, comme dans les campagnes les plus heureuses, ce sont les grandes leçons du travail humain » que le lecteur est invité à pénétrer et à comprendre. Il faudrait pouvoir citer presque toutes les phrases de cette lumineuse introduction.

Et ce n'est pas en effet sans émotion que l'auteur passe en revue les divers types de cultures, en allant des plus primitives aux plus savantes.

Voici d'abord la forme la plus grossière de l'exploitation agricole, les *cucillettes sauvages*, « préfloraison de l'agriculture proprement dite », selon le mot d'E. Reclus; cucillettes forestières en pays tempérés, ou bien dans les zones équatoriales et tropicales, ou encore dans les pays secs. Et l'auteur montre comment certaines de ces pratiques se sont perpétuées chez les civilisés en se transformant : par exemple au Canada, la récolte de la sève de l'arbre à sucre, qui donne lieu maintenant à une véritable industrie.

Mais les cueillettes « sont en dehors et très précisément en deçà de l'agriculture proprement dite : celle-ci ne commence qu'avec les travaux volontairement accomplis pour obtenir une récolte prévue d'avance quant à sa nature ». C'est d'eux que procède d'ailleurs la transformation initiale de la plante sauvage en une plante perfectionnée... Chaque plante cultivée est une création de l'homme ».

Dans les premières civilisations, *l'agriculture est nomade, itinérante*, ces déplacements étant voulus par l'insuffisance du sol, à cause de ses caractères intrinsèques influencés par le climat, et surtout à cause de l'insuffisance des techniques. « Avant tout, ces cultures ont été des cultures sur brûlis ». M. Faucher examine donc les diverses pratiques d'essartage, en Europe, où elles ne sont pas entièrement abolies, puis dans les autres parties du monde.

Puis voici ce qu'on pourrait appeler le dernier type de culture imparfaite. « *les cultures sédentaires avec jachères* ». « Le passage de la culture itinérante à la culture fixée est certainement l'un des

grands faits de l'histoire humaine ». Elle prouve la sédentarité des hommes et « des progrès profonds de leur organisation politique et sociale ». Quand ce changement est-il apparu en Europe ? Au Néolithique, comme le croit G. Roupnel<sup>3</sup> ? A l'âge de bronze ou du fer ? Ou tout au long de ces périodes, au prix d'expériences, de tâtonnements, d'une longue adaptation ? C'est ce que pense plutôt M. Faucher. Mais l'avènement de la culture sédentaire pose les problèmes graves des fumures que l'on peut demander aux hommes, aux bêtes (mais il faut que les uns ou les autres existent en nombre suffisant). Ou bien on les compose avec des végétaux : plantes des landes, « clef de voûte » du système agricole dans l'Ouest français, comme l'a remarqué R. Musset, ou plantes des clairières, des sous-bois (la tuye). Ici intervient la question de la vaine pâture. Surtout il y avait la jachère *morte*, c'est-à-dire improductive ou comportant quelques cultures çà et là, voire l'implantation d'arbres fruitiers, de vignes.

Mais la généralisation des jachères avait des conséquences profondes à un point de vue qui dépasse celui de l'agronome. « C'est le *rythme même* de la vie paysanne qui s'en trouvait affecté. Par la force des choses, il était plus traînant qu'il ne l'est aujourd'hui. Le paysage, de même, offrait un spectacle plus terne que le paysage actuel, débarrassé des champs au repos. La culture continue donne seule aux champs l'air de fécondité d'où naît cette sorte de joie intime et profonde qu'inspirent des campagnes bien cultivées. »

L'auteur oppose alors le système d'assolement biennal qui régnait sur le Midi de l'Europe au système triennal. Il attribue le premier avant tout au climat, à la sécheresse estivale précoce qui contraignait à n'employer que des céréales d'automne, dont l'emploi continu eût épuisé le sol; et l'assolement biennal a influencé profondément le paysage : comme il demandait beaucoup de terres, il a poussé aux défrichements, à la dégradation forestière. Puis il a incité à l'extension des cultures fruitières susceptibles de « pallier aux déficiences de la production céréalière ». Mais ce système conduisait encore à la polyculture, qui exige pour chaque domaine des parcelles d'aptitudes variées. Et ceci est lié à l'individualisme agraire des populations européennes méridionales, individualisme qu'on se plaît maintenant à opposer aux usages communautaires si fréquents dans le Nord. Mais ce genre d'exploitation, avec le type correspondant de paysage agraire, paraissent à M. D. Faucher plus « un fait géographique qu'un fait ethnique et historique ». Et l'idée exprimée par certains que la jachère bisannuelle a été introduite par des influences venues du Nord lui semble certainement un contre-sens.

---

<sup>3</sup> Roupnel (G.), Histoire de la campagne française. Paris, éditions Bernard Grasset, 1932, in-16, 432 p.

D'autre part, l'assolement triennal fut-il à son origine « un simple perfectionnement de l'assolement biennal », selon l'opinion de M. Roupnel contredite par M. A. Demangeon, ou résulte-t-il « d'une sorte de restriction de la culture continue, essayée la première ? » L'auteur juge la question insoluble. Mais il lui paraît évident que ce système exigeait un climat à pluies d'été permettant la culture de céréales de printemps, sans chaleur estivale excessive; donc il a réussi dans l'Europe atlantique ou de climat continental assez humide (Nord, Nord-Ouest et une partie du Centre). M. Faucher montre comment cet assolement se trouvait en général « associé à des droits d'usage communautaires » groupant tous les champs d'un même terroir communal en trois soles continues, où l'on traçait des parcelles allongées sans clôture et où la vaine pâture était elle-même « chose collective ». Nous renvoyons ici aux ouvrages déjà classiques de Marc Bloch <sup>4</sup> et de Roger Dion <sup>5</sup>. On se rappelle que ce dernier attribue au système des origines pastorales et le fait remonter aux anciens Germains <sup>6</sup>. M. Faucher cite sans conclure cette opinion, défendue avec beaucoup de talent par M. R. Dion. Puis il décrit les survivances actuelles de la culture avec jachères. Il note au passage la jachère climatique souvent imposée en haute montagne par la date tardive de la moisson. Signalons que notre ami H. Onde vient de consacrer à cette pratique un excellent petit article <sup>7</sup>. Voici encore la jachère bisannuelle d'Espagne (5 millions d'hectares) ou du Portugal, et surtout la jachère « économique » qui accompagne la culture extensive dans les plaines de l'Ouest au Canada et aux Etats-Unis, et qu'il convient d'opposer à la jachère « de nécessité » qui s'associait à l'assolement biennal ou triennal européen. Cette jachère nord-américaine est préférée à la culture intensive parce que moins coûteuse.

Le premier moyen pour remplacer la jachère par la *culture continue* a été de pratiquer celle-ci par *accumulation de travail humain*. « A son point extrême, le type de ce mode de culture se trou-

<sup>4</sup> Bloch (Marc), *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. Paris, Les Belles-Lettres, 1931, in-4°, 261 p., 18 pl.

<sup>5</sup> Dion (Roger), *Essai sur la formation du paysage rural français*. Tours, Arrault, 1934, in-8°, 162 p., 21 fig.

<sup>6</sup> Lire là-dessus les commentaires pénétrants de J. Blache : *Aperçus récents sur la formation du paysage rural français* (*R. G. A.*, t. XXIII, 1935, p. 121-136). M. J. Blache croit que la frontière entre régime du Sud et régime du Nord a été souvent moins nette, rigide, que certains le croient. Et les pays du Sud comportaient plus de variété agricole qu'il n'y en avait dans le Nord.

<sup>7</sup> Onde (Henri), *Jachère climatique et servitudes agricoles en Haute-Maurienne* (*Annales de Géographie*, XLVI<sup>e</sup> année, 15 juillet 1937, p. 369-373).

verait dans la production jardinière », qui implique, outre beaucoup de labour, l'exclusivité du travail à la main. Mais au point de vue véritablement agricole, il faut plutôt considérer le type flamand et le type chinois. Le premier triomphe, « spectacle inouï », dès le Moyen Age. « La terre ne se repose plus et ne paraît plus se fatiguer. Le travail de l'homme lui assure une perpétuelle fécondité. » Ce labour a consisté surtout en apport extraordinairement intense d'engrais et en recours très fréquent à la bêche. Quant au type chinois, il comporte la culture continue, vrai jardinage, depuis bien plus longtemps; elle est fondée, faute de gros bétail et de son fumier, sur l'utilisation de tous les déchets imaginables et surtout de l'engrais humain, puis sur l'irigation. D'ailleurs, elle ne comporte pas de rendements très élevés dans l'ensemble. Le sol, en partie épuisé, les refuse malgré l'effort acharné des innombrables agriculteurs. Il faudrait maintenant une agriculture plus savante pour les assurer.

Au même type, mais avec quelques différences parfaitement notées par l'auteur, appartient l'agriculture japonaise, hindoue, indochinoise. On notera qu'elle s'accompagne presque partout, par principe, d'une densité prodigieuse de la population.

Avant de passer à l'examen du chapitre suivant, nous nous permettrons de présenter à l'auteur une légère objection : les renseignements mêmes que son texte nous donne suffiraient à nous l'inspirer. L'accumulation de travail humain permettrait-elle l'agriculture continue si elle ne s'accompagnait de pratiques permettant de varier l'effort demandé à la terre, bref d'assolements désordonnés, empiriques, mais auxquels on ne peut refuser un certain caractère scientifique ? En Flandre, écrit M. D. Faucher (p. 55), « dès le xiv<sup>e</sup> siècle, la jachère est remplacée par des prairies artificielles et des cultures de navets ». Il nous semble voir là le principe même de la culture scientifique dont l'extension réalisa plus tard la « révolution agricole ». A l'accumulation seule de travail humain, nous rattacherons plutôt les cultures dérobées dont M. D. Faucher, d'après M. R. Blanchard, signale l'apparition en Flandre au xvii<sup>e</sup> siècle. Quant au type chinois, il nous paraît lui aussi ne pas négliger des successions judicieuses de cultures diverses et diversement épuisantes sur le même sol.

C'est par l'organisation rationnelle de ces assolements que se distingue avant tout l'agriculture scientifique. Elle est née « dans le foisonnement des théories », et la transformation radicale s'est accomplie en deux siècles et moins. Mais cette « révolution agricole, commencée aux xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles<sup>8</sup>, réalisée au xix<sup>e</sup>, poursuivie

---

<sup>8</sup> Elle nous est venue, en somme, de l'Angleterre ; mais celle-ci l'avait, selon toute vraisemblance, importée de la Flandre.

sous nos yeux sans qu'on en puisse exactement prévoir l'achèvement et les limites », a rencontré bien des résistances de la part des vieux systèmes agricoles. M. Faucher note avec justice que le terme de routine caractérise assez mal, en maints cas, ces résistances; il faudrait plutôt employer les mots de prudence et de craintes légitimes devant certains aléas.

Toutes les résistances devaient céder peu à peu devant le succès remporté chez certains expérimentateurs par les plantes que M. Faucher qualifie justement de « révolutionnaires », et dont l'importation en Europe se rattache aux grandes découvertes; les deux plus remarquables ont d'abord été le maïs et la pomme de terre, plantes de printemps qui, tout en rendant par leur propre valeur des services énormes et variés, peuvent se prêter à des assolements divers; la betterave a joué aussi un grand rôle, ainsi que les raves, navets et autres plantes sarclées.

Comme le rappelle M. D. Faucher, la révolution agricole<sup>9</sup> n'a pas consisté qu'en suppression des jachères, grâce à des assolements nouveaux obtenus avec des plantes importées. Elle a comporté aussi l'amélioration des plantes existantes par la sélection et l'hybridation. Puis l'introduction des légumineuses fourragères, trèfle, luzerne, sainfoin, qui fournissent au sol de l'azote puisé dans l'air, facilitent l'élevage et donnent des fumures supplémentaires, a constitué un fait capital.

M. Faucher cite avec une impressionnante érudition qui n'alourdit cependant pas sa plume, les auteurs qui ont contribué à propager la révolution agricole et à faire disparaître « l'opprobre des jachères », comme disait François de Neufchâteau. Il dit fort bien qu'il y eut au XVIII<sup>e</sup> siècle une « agromanie » qui fut le point de départ de l'agronomie moderne. Il examine divers assolements et rappelle que le succès de chacun a différé selon les conditions géographiques régionales. Ainsi telle combinaison destinée à réussir dans le Sud-Ouest assez humide, dans l'ensemble ne pouvait avoir une fortune égale dans le Midi méditerranéen bien plus sec. « Les deux Midis français sont restés des siècles durant très proches parents l'un de l'autre par leur assolement biennal blé-jachère. » Leur di-

---

<sup>9</sup> Notons à ce sujet que M. M. Bloch n'adopte guère l'expression de « révolution agricole » pour la France, alors qu'il considère qu'elle a eu lieu en Grande-Bretagne, en Suède, en Allemagne. Mais il ne contredit pas en fait M. D. Faucher. L'un et l'autre n'attribuent pas le même sens aux termes. Pour M. M. Bloch, la révolution impliquait de vastes remembrements agraires, des redistributions qui ont eu lieu dans les pays précités. M. Faucher estime, avec raison, selon nous, que les transformations techniques adoptées en France comme dans ces contrées justifient amplement le mot.



vorce s'est consommé sous le signe des assolements nouveaux. La spécialisation viticole et maraîchère du Midi méditerranéen « a achevé de la distinguer du Midi atlantique ». On a créé des variétés nouvelles adaptées à chaque sol, à chaque climat et aussi à des demandes diverses. Ce qu'on a réalisé pour le blé notamment est remarquable. Puis la science des engrais chimiques a rénové aussi l'agriculture; de même les transformations de l'outillage. Même par la mécanisation, les agricultures, comme celle de l'Ouest des États-Unis, sont devenues scientifiques tout en restant extensives. Ces techniques nouvelles ont en partie modifié les paysages agricoles « et toute la géographie agricole des pays de race blanche, même quand subsistent quelques stigmates du passé ».

Les progrès agronomiques ont été favorisés et amplifiés par ceux des échanges nationaux et internationaux. « L'agriculture nouvelle repose sur la spéculation commerciale. » L'auteur étudie donc les échanges de produits agricoles dans le passé et de nos jours; il rappelle comment les cultures ont tendu de plus en plus à s'adapter à la fois aux conditions édaphiques et climatiques locales et aux demandes extérieures; comment se sont établies certaines spécialisations dans lesquelles le Midi de l'Europe « a conquis une nette primauté »; comment les progrès de la bonne chère, dans toutes les classes, ont surexcité la production agricole, en particulier la culture fruitière et maraîchère et tout autant l'élevage.

La place nous manque pour suivre les développements aussi concis que pénétrants que l'auteur consacre à des cultures typiques (blé et cultures maraîchères) et à leur histoire, selon les pays, depuis quelques dizaines d'années.

M. Faucher place à la fin de son ouvrage l'étude des plantations; il appelle ainsi dans un sens large toutes les cultures d'arbres et d'arbustes en tous pays même tempérés. Sous la rubrique significative : *des cueillettes sauvages aux plantations pour l'industrie*, il examine la récolte de la résine, celle du caoutchouc (on sait qu'en peu d'années celui de plantations a conquis sur celui qu'on demandait à la cueillette une prépondérance accablante), celle du mûrier. On regrettera seulement qu'il ne nous entretienne pas du cotonnier. Puis il passe en revue les plantations d'arbres à fruits, transformées et amplifiées étonnamment à l'époque moderne, en même temps que la consommation atteignait des chiffres imprévus. Il décrit les cultures fruitières françaises, celles beaucoup plus grandioses de l'Ontario et des États-Unis, de la Californie au Washington et dans le Nord-Est, puis celles des agrumes, celle des cacaoyers, des bananiers, des caféiers, du palmier-dattier, etc..., enfin celle de la vigne, à laquelle il consacre des pages remarquablement informées et écrites. Pour chacune de ces plantes, il fait ressortir tous les problèmes complexes que soulèvent leur culture et il souligne toutes les diversités régionales dans les plantes elles-mêmes ou dans

les méthodes : monoculture ou polyculture plus ou moins variée, caractère plus ou moins capitaliste et scientifique de ces plantations, extension de tels ou tels arbres dans les zones à peu près semblables climatiquement aux régions d'habitat originel. « Tous les végétaux à fruit, dit-il, ont été de grands voyageurs. »

Pour conclure, M. Faucher met en évidence quelques faits généraux : tout d'abord le souci des agriculteurs, dès qu'ils échappent aux pratiques primitives, de réaliser une polyculture qui les garantisse contre « l'instabilité des conditions naturelles ». Mais la polyculture réussit fort inégalement selon les zones climatiques. Elle rencontre des difficultés là où les phénomènes climatiques sont à la fois violents et irréguliers, car alors « l'adaptation de la culture ne peut porter que sur un petit nombre d'espèces », d'où tendance à la monoculture au moins relative et qui présente bien des risques. Notons seulement ici celui de famine, au cas d'intempéries et surtout de sécheresse. Le plus souvent, les végétaux qui permettent des polycultures fructueuses, « les plantes civilisatrices sont des plantes étrangères qui ont trouvé des terres d'accueil dans ces zones où la variété des aptitudes est la loi », c'est-à-dire dans les zones tempérées. « La diversité des cultures y a donc fourni le fondement des civilisations rurales ». Ces pratiques résultent d'un long passé de tâtonnements et d'expériences. « Leur ancienneté leur confère une singulière stabilité » et une grande force de résistance aux innovations.

On ne saurait exagérer la portée de celles-ci depuis deux siècles. « La transformation des types agricoles par son ampleur et sa rapidité comme par ses caractères, est comparable à celle qui a renouvelé à peu près dans le même temps la production industrielle. Le parallélisme est flagrant. »

Puis l'auteur revient sur les spécialisations. Tantôt elles coexistent avec les riches assolements, sans devenir la règle, « en marge » pour ainsi dire du système agricole dominant, et tantôt « elles proviennent de l'impuissance d'un perfectionnement profond de l'économie agricole traditionnelle ».

Après quoi il dénonce presque partout la persistance des types agricoles anciens à côté des méthodes les plus savantes et les plus modernes, « le très vieux à côté du très neuf ». « Mais cet enchevêtrement ne va pas sans trouble », surtout pour « l'agriculture de caractère industriel », sujette à des crises terribles de surproduction, d'autant plus que souvent, par le protectionnisme et le contingentement, les Etats défendent les cultures traditionnelles nationales (exemple, la question du blé en France), maintenues au surplus par des habitudes séculaires. Ces causes rendent les monocultures très vulnérables et entraînent souvent dans les pays récemment spécialisés une « curieuse revanche de l'exploitation en petits domaines et de la polyculture ».

Pour mettre fin aux crises, pour assurer « un parfait équilibre de la production agricole », il faudrait une organisation mondiale « sous le signe de l'abondance et de la paix. La même évolution qui a individualisé les régions agricoles dans chaque nation s'accomplira peut-être par groupes de nations ». M. D. Faucher en a-t-il vraiment l'espoir ? Hélas ! serions-nous tentés de répondre. Le monde actuel, à aucun point de vue, ne semble proche de l'organisation dans la paix !

Ce compte rendu a un grand tort : il prétend résumer une œuvre déjà très condensée, étonnamment mûrie, riche en idées générales, en précisions de détail, en nuances. Le tout a beau ruisseler en un flot limpide, l'abondance et presque la vitesse du courant gênent quelque peu l'analyse. Espérons pourtant que celle-ci induira le lecteur à se procurer ce manuel si instructif par la masse des faits présentés et classés, si plaisant par la forme et louable par l'ordonnance des matières et par le choix des proportions. Mais ces pages ont encore un mérite supérieur. « C'est le propre des bons livres d'éveiller l'esprit et de remuer la réflexion », écrivait M. A. Demangeon<sup>10</sup> en analysant l'ouvrage de M. M. Bloch. Cette phrase caractérise à merveille la *Géographie agraire* de M. D. Faucher.

Maurice PARDÉ.

#### L'HOMME ET LA CÔTE.

HÉRUBEL (M.). — **L'Homme et la Côte. Etude d'Economie maritime.** « Géographie humaine ». Collection dirigée par P. Deffontaines. Paris, Gallimard, 1937, in-8°, 219 p., 42 fig., 16 pl. phot.

Nous n'avons pas de chance avec la collection Deffontaines, dont nous nous voyons périodiquement obligé de dire du mal, bien que cette besogne de critique ne nous soit pas particulièrement agréable. Déjà J. Blache ici même, avec autant de discrétion que de talent, a exposé ce qu'on aurait pu trouver dans le livre de M. Aubert de la Rue sur les Iles, et qu'on ne trouve malheureusement pas<sup>1</sup>. J'ai fait part, dans ce tome XXV, assez sévèrement, du déplaisir éprouvé à la lecture de la *Géographie des Villes*, de P. Lavedan. Quelque

---

<sup>10</sup> Demangeon (A.), L'histoire rurale de la France (*Annales de Géographie*, XLI<sup>e</sup> année, 1932, p. 233-241).

<sup>1</sup> *Revue de Géographie alpine*, XXIV, 1936, p. 717-723.